

LES MECANISMES DU POUVOIR POLITIQUE DANS LA FICTION ROMANESQUE FRANCOPHONE AFRICAINE : REPRESSION ET SACRIFICES HUMAINS

Julie Gwladys DETHOUAS née MOUNDJOUNA DONGOLA

Université de Bangui, République centrafricaine

Courriel : juliegwladysmoundjouna@gmail.com

Résumé

Cet article analyse les mécanismes de construction, de conservation et de légitimation du pouvoir politique dans deux romans majeurs de la littérature francophone africaine : *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma. À travers une approche sociocritique de Claude Duchet, croisée avec la théorie du pouvoir de Michel Foucault et les réflexions d'Achille Mbembe sur la post colonie, l'étude montre que la violence politique constitue le principal instrument de gouvernance des régimes dictatoriaux représentés dans ces œuvres. Les pratiques répressives, les exécutions publiques, les sacrifices humains symboliques et réels, ainsi que les rituels mystiques de légitimation participent à l'édification d'un imaginaire politique fondé sur la peur et la domination. Toutefois, les deux romanciers mettent également en scène diverses formes de résistance qui déconstruisent progressivement le mythe de l'autorité absolue. Ainsi, ces romans apparaissent comme de véritables laboratoires esthétiques où s'élaborent une critique de la tyrannie et une réflexion sur les crises de la gouvernance dans les États postcoloniaux africains.

Mots-clés : *pouvoir politique, dictature, violence, sacrifice humain, roman francophone africain, sociocritique.*

THE MECHANISMS OF POLITICAL POWER IN THE AFRICAN FRANCOPHONE FICTION: REPRESSION AND HUMAN SACRIFICES

Abstract

This article examines the mechanisms of political power in two major African Francophone novels: *Life and a Half* by Sony Labou Tansi and *Waiting for the Wild Beasts to Vote* by Ahmadou Kourouma. Using a sociocritical the Claude Duchet approach combined with Michel Foucault's theory of power and Achille Mbembe's reflections on the post colony, the study demonstrates that political violence is portrayed as the principal instrument for establishing and maintaining authoritarian rule. Repression, public executions, symbolic and ritual sacrifices, and mystical practices of political legitimization constitute essential strategies through which dictators preserve their authority. At the same time, both novels reveal various forms of resistance that undermine authoritarian domination and expose the fragility of absolute power. These fictional narratives therefore offer a profound literary critique of dictatorship while contributing to broader reflections on governance and political legitimacy in postcolonial Africa.

Keywords: *political power, dictatorship, violence, human sacrifice, african francophone novel, sociocriticism.*

Introduction

La littérature africaine francophone, depuis les indépendances, entretient une relation étroite avec les mutations politiques, sociales et historiques qui traversent les sociétés africaines. Née dans un contexte colonial marqué par la domination, l'exclusion et la négation des identités africaines, elle s'est progressivement transformée en un espace privilégié de réflexion sur les réalités postcoloniales. Au-delà de sa fonction esthétique, le texte littéraire devient un lieu de mémoire, de contestation et d'interrogation des systèmes de pouvoir qui structurent les sociétés africaines contemporaines. Ainsi, le roman africain francophone apparaît comme un miroir critique des expériences collectives, révélant les tensions entre aspirations démocratiques, héritages coloniaux et pratiques autoritaires.

Après les indépendances des années 1960, plusieurs États africains francophones ont connu l'émergence de régimes politiques autoritaires caractérisés par la concentration excessive du pouvoir entre les mains de dirigeants souvent présentés comme des chefs providentiels. Ces régimes postcoloniaux, marqués par le parti unique, le culte de la personnalité, la répression des opposants et l'instrumentalisation des institutions publiques, ont constitué une source majeure d'inspiration pour de nombreux écrivains africains. La littérature s'est alors imposée comme un espace de dénonciation des dérives politiques et des mécanismes de domination qui accompagnent l'exercice du pouvoir.

Dans cette perspective, le roman africain francophone ne se limite pas à raconter des histoires individuelles ; il analyse les structures profondes qui organisent la vie politique et sociale. Il devient un instrument de dévoilement des violences visibles et invisibles produites par les systèmes autoritaires. Les écrivains mettent en scène des figures de dictateurs, des sociétés terrorisées et des populations soumises à des mécanismes complexes de contrôle et de manipulation. La fiction romanesque offre ainsi une représentation critique des rapports entre gouvernants et gouvernés, entre pouvoir et résistance, entre autorité politique et légitimité sociale. Parmi les œuvres les plus représentatives de cette littérature engagée figure *La Vie et demie* (1979) de Sony Labou Tansi. À travers l'histoire du Guide Providentiel, personnage dictatorial qui impose son autorité par la violence, la torture et l'anéantissement de toute opposition, le roman construit une véritable satire des régimes totalitaires africains. L'univers fictionnel de Katamalanasia devient une représentation symbolique des États soumis à la tyrannie, où le pouvoir ne se maintient que par la peur, la destruction des corps et la négation de l'humanité.

Dans une perspective similaire, *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) d'Ahmadou Kourouma propose une analyse critique des dictatures africaines à travers la figure du président-dictateur Koyaga. Inspiré des expériences politiques de plusieurs dirigeants africains du XX^{ème} siècle, le roman déconstruit les stratégies de conquête et de conservation du pouvoir en mettant en évidence le rôle de la violence, de la manipulation idéologique, des croyances traditionnelles et des pratiques magico-religieuses dans la construction de l'autorité politique.

La présente recherche entend donc combler cette perspective en examinant comment ces deux romans représentent la domination politique à travers la répression, la violence sacrificielle et les stratégies symboliques de légitimation. Cette réflexion s'articule autour de la problématique suivante : Comment Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma représentent-ils les mécanismes du pouvoir politique dans les sociétés postcoloniales africaines ? À cette question peut se greffer la question suivante : Quelles stratégies narratives Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma mettent-ils en œuvre pour dénoncer les formes de domination, de violence et de légitimation des régimes dictatoriaux ?

Pour répondre à cette interrogation, l'étude mobilisera une approche sociocritique de Claude Duchet enrichie par les théories du pouvoir de Michel Foucault et les analyses de la post colonie d'Achille Mbembe afin de montrer que le roman africain francophone constitue un espace privilégié de critique politique et de réflexion sur les crises contemporaines de gouvernance.

L'étude des mécanismes du pouvoir politique dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma nécessite une approche théorique capable d'articuler littérature, société et politique. Les deux romans étudiés ne constituent pas seulement des productions imaginaires ; ils représentent des configurations historiques et sociales dans lesquelles se déploient des rapports de domination, des pratiques de violence et des stratégies de légitimation du pouvoir. Pour analyser ces dimensions, cette recherche s'appuie sur trois cadres complémentaires : la sociocritique, la théorie foucauldienne du pouvoir et les analyses d'Achille Mbembe sur la post colonie.

La sociocritique constitue le premier fondement méthodologique de cette étude. Elle considère le texte littéraire comme un espace où se manifestent les tensions, les idéologies et les représentations sociales d'une époque. Contrairement à une approche exclusivement esthétique qui privilégierait l'autonomie du texte, la sociocritique cherche à comprendre comment l'œuvre

entretient un rapport dynamique avec les structures sociales qui l'ont produite. Selon Claude Duchet, la sociocritique consiste à étudier « la socialité du texte », c'est-à-dire la manière dont le social s'inscrit dans l'écriture littéraire. Pour lui, le texte n'est jamais séparé de la société ; il constitue un lieu où se condensent les discours, les imaginaires collectifs et les contradictions historiques. L'œuvre littéraire transforme ainsi les réalités sociales en structures symboliques capables de révéler les conflits qui traversent une communauté.

Dans cette perspective, *La Vie et demie* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* peuvent être considérés comme des textes sociaux dans lesquels la représentation de la dictature renvoie aux expériences politiques de l'Afrique postcoloniale. Les figures du Guide Providentiel et de Koyaga dépassent leur dimension fictionnelle pour devenir des représentations symboliques des régimes autoritaires africains. La sociocritique permet donc d'interroger plusieurs dimensions essentielles : la représentation du pouvoir politique ; les rapports entre dirigeants et populations ; les idéologies qui justifient la domination ; les mécanismes sociaux de soumission et de résistance.

Cette approche rejoint également les travaux de Lucien Goldmann sur la sociologie de la littérature. Selon lui, l'œuvre littéraire exprime une « vision du monde » liée aux structures sociales auxquelles appartient l'auteur. Le roman devient ainsi une médiation entre expérience individuelle et conscience collective. Dans cette perspective, les romans de Sony Labou Tansi et d'Ahmadou Kourouma traduisent les inquiétudes d'une époque marquée par les désillusions postindépendances, la montée des régimes autoritaires et la crise de la légitimité politique. Ainsi, l'approche sociocritique permet de considérer la dictature non comme un simple thème narratif, mais comme un système social représenté dans toute sa complexité : institutions, discours, pratiques de violence et imaginaires du pouvoir.

La deuxième orientation théorique mobilisée dans cette recherche est celle développée par Michel Foucault dans son analyse des mécanismes du pouvoir. Pour le philosophe français, le pouvoir ne doit pas être compris uniquement comme une possession détenue par une autorité politique ; il constitue plutôt un ensemble de relations qui traversent la société et organisent les comportements humains. Dans *Surveiller et punir*, Foucault montre que les sociétés modernes développent des techniques destinées à contrôler les individus à travers la discipline des corps, la surveillance et la normalisation des comportements. Le pouvoir agit donc moins par la force permanente que par la création de dispositifs permettant d'obtenir l'obéissance.

Cette conception permet d'analyser les régimes dictatoriaux représentés dans les deux romans. Dans *La Vie et demie*, le pouvoir du Guide Providentiel repose sur une domination totale des corps. La torture, l'exécution et la disparition deviennent des instruments destinés non seulement à éliminer les opposants, mais également à produire un effet de peur généralisée sur l'ensemble de la population. La violence exercée sur quelques individus devient ainsi un message politique adressé à tous. Le corps martyrisé devient un espace où le pouvoir inscrit sa puissance.

Chez Ahmadou Kourouma, le pouvoir de Koyaga fonctionne également selon une logique de contrôle. La violence militaire, la manipulation idéologique et la maîtrise des récits historiques permettent au chef politique d'imposer son autorité. Le pouvoir ne repose donc pas seulement sur la contrainte physique, mais également sur la capacité à contrôler les représentations collectives. L'approche foucauldienne permet ainsi d'étudier trois mécanismes essentiels : Le corps devient le premier territoire de domination politique. La torture, la prison, l'exécution et la disparition montrent que le pouvoir cherche à démontrer sa capacité absolue sur la vie et la mort des individus. Les régimes dictatoriaux représentés dans les deux œuvres reposent sur une logique de surveillance permanente. La peur d'être dénoncé ou arrêté transforme les citoyens en sujets soumis. Le pouvoir cherche à créer des individus qui intériorisent la domination. La propagande, les cérémonies politiques et le culte du chef participent à cette fabrication de l'obéissance. Ainsi, la théorie foucauldienne permet de comprendre que la dictature ne fonctionne pas uniquement par la violence visible, mais également par des mécanismes invisibles de contrôle social.

Le troisième cadre théorique mobilisé est celui de la post colonie développé par Achille Mbembe. Dans *De la post colonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Mbembe analyse les

formes particulières de domination politique apparues dans plusieurs États africains après les indépendances. Selon lui, la post colonie se caractérise par un système de pouvoir fondé sur le « commandement », c'est-à-dire une forme d'autorité où le chef concentre les ressources politiques, économiques et symboliques de l'État.

Dans ce modèle politique, le dirigeant ne représente pas seulement une institution ; il devient lui-même l'incarnation de l'État. Cette personnalisation excessive du pouvoir conduit à la transformation du chef politique en figure quasi sacrée.

Cette analyse éclaire particulièrement la représentation du Guide Providentiel dans *La Vie et demie* et celle de Koyaga dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Ces deux personnages construisent leur autorité autour d'une image exceptionnelle d'eux-mêmes : ils apparaissent comme des hommes indispensables dont la disparition menacerait l'existence même de la nation. La post colonie étudiée par Mbembe se caractérise également par une banalisation de la violence. La violence n'est plus un événement exceptionnel ; elle devient une pratique normale du gouvernement.

Enfin, Mbembe insiste sur le rôle des symboles et des imaginaires dans la domination politique. Le pouvoir cherche constamment à produire des récits qui justifient son existence. Le chef est présenté comme protecteur, fondateur ou sauveur, même lorsque son gouvernement repose sur la répression. Cette perspective permet donc d'analyser comment les dictateurs romanesques construisent leur légitimité à travers la combinaison de la violence, du mythe et de la manipulation symbolique.

L'article sera reparti en trois parties : la première s'articule sur les fondements de la conquête du pouvoir politique, la deuxième partie aborde la répression comme instrument de gouvernement et la troisième les sacrifices humains et les rituels de légitimation du pouvoir enfin la quatrième partie va analyser les stratégies de résistance et la déconstruction du pouvoir

1. Les fondements de la conquête du pouvoir politique

L'analyse des mécanismes du pouvoir politique dans le roman africain francophone révèle que l'accession au pouvoir ne constitue jamais un simple acte institutionnel. Elle résulte d'un ensemble de stratégies politiques, symboliques et sociales par lesquelles un individu ou un groupe parvient à imposer son autorité et à transformer une domination particulière en pouvoir reconnu. Dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma, la conquête du pouvoir apparaît comme un processus fondé sur la construction d'une figure exceptionnelle du dirigeant et sur l'appropriation progressive des institutions de l'État.

Dans les deux œuvres, le dictateur ne se présente pas comme un simple responsable politique ; il devient une figure centrale autour de laquelle s'organise toute la vie collective. Son autorité repose sur la production d'un imaginaire de puissance, la suppression des contre-pouvoirs et la transformation des institutions publiques en instruments personnels de domination.

Cette représentation rejoint l'analyse de Max Weber selon laquelle toute domination politique cherche à produire une forme de légitimité. Pour Weber, « la domination est la chance pour un ordre spécifique de trouver obéissance auprès de personnes déterminées » (M. Weber, 1971, p. 285). Ainsi, le pouvoir ne se maintient pas seulement par la contrainte ; il doit également créer les conditions symboliques permettant aux dominés d'accepter, volontairement ou sous pression, l'autorité du dirigeant. Dans les romans étudiés, cette légitimation passe d'abord par la fabrication d'une image exceptionnelle du chef.

1.1. La construction de la figure du dictateur

L'un des premiers fondements du pouvoir dictatorial réside dans la transformation du dirigeant en personnage exceptionnel. Le dictateur cherche à apparaître comme un être supérieur, indispensable et irremplaçable. Cette construction symbolique constitue ce que les sciences politiques désignent par le culte de la personnalité.

Dans *La Vie et demie*, Sony Labou Tansi met en scène le Guide Providentiel, personnage dont le titre lui-même révèle la volonté d'une légitimation quasi religieuse. Le terme « providentiel »

renvoie à une intervention supérieure, comme si le chef n'était pas seulement choisi politiquement mais désigné par une force extérieure. Le pouvoir acquiert ainsi une dimension sacrée. Cette sacralisation du dirigeant correspond aux analyses d'Achille Mbembe sur la personnalisation du pouvoir dans les États postcoloniaux. Selon lui : « *Le postcolonial est caractérisé par une forte personnalisation du pouvoir et par l'identification entre le chef et l'État* » (M. Mbembe, 2000, p. 103). Le chef politique devient alors la représentation même de la nation. Critiquer le dirigeant revient symboliquement à attaquer l'existence collective.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Ahmadou Kourouma construit également la figure de Koyaga comme un personnage exceptionnel. Son parcours militaire, ses victoires et les récits qui entourent son existence contribuent à fabriquer une image héroïque du chef. Cependant, derrière cette héroïsation se cache une entreprise de domination. Ahmadou Kourouma montre ainsi comment certains dirigeants africains ont construit leur légitimité autour de récits glorificateurs destinés à masquer la violence réelle de leur pouvoir.

Cette stratégie rejoint l'analyse de Pierre Bourdieu sur le pouvoir symbolique. Selon lui : « *Le pouvoir symbolique est un pouvoir de construction de la réalité* » (P. Bourdieu, 1982, p. 14). Le dictateur ne domine donc pas seulement par la force ; il domine aussi parce qu'il impose une représentation de lui-même comme figure nécessaire et incontestable.

La deuxième caractéristique de la figure dictatoriale est la concentration absolue du pouvoir. Dans les deux romans, le chef refuse toute limitation institutionnelle ou morale. Son autorité dépasse les lois et les institutions. Il devient la source unique du droit et de la décision politique. Cette configuration correspond à ce que Michel Foucault analyse comme un pouvoir qui s'exerce directement sur les individus et les corps. Pour lui : « *Le pouvoir n'est pas une institution, et ce n'est pas une structure ; c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée* » (M. Foucault, 1976, p. 123). Le pouvoir dictatorial apparaît ainsi comme un ensemble de pratiques permettant au dirigeant de contrôler la société entière.

Dans *La Vie et demie*, le Guide Providentiel concentre toutes les fonctions politiques : il commande, juge et punit. Aucun espace autonome n'existe en dehors de son autorité. C'est ce que nous pouvons lire dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Koyaga construit également un système dans lequel les institutions deviennent dépendantes de sa volonté personnelle. L'armée, l'administration et les structures politiques ne fonctionnent plus comme des institutions publiques, mais comme des prolongements du pouvoir présidentiel.

Il est à noter que la figure du dictateur repose également sur une contradiction fondamentale : il est présenté simultanément comme un héros et comme un oppresseur. Le tyran doit apparaître comme celui qui sauve la nation, protège le peuple et garantit l'ordre, alors même que son gouvernement repose sur la violence. René Girard montre que les sociétés peuvent parfois chercher leur unité dans des mécanismes sacrificiels. Selon lui : « *La violence est au cœur de toutes les sociétés humaines* » (R. Girard, 1972, p. 10). Dans les univers romanesques étudiés, le dictateur utilise cette logique sacrificielle : certaines victimes sont désignées comme responsables des crises afin de justifier leur élimination. Le tyran construit donc son héroïsme sur la désignation d'ennemis intérieurs.

1. 2. La confiscation des institutions

La conquête du pouvoir politique ne s'arrête pas à la construction symbolique du chef. Elle implique également la maîtrise totale des institutions chargées d'organiser la société. Dans les deux romans, l'armée, la justice, la police et l'administration cessent d'être des structures publiques au service du citoyen. Elles deviennent des instruments de domination politique.

En effet, dans les régimes dictatoriaux représentés par Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma, l'armée constitue le premier instrument de conquête et de conservation du pouvoir. Chez Kourouma, la trajectoire de Koyaga montre clairement l'importance du pouvoir militaire dans l'ascension politique. Le chef militaire utilise la force armée comme moyen de conquérir l'État. Cette situation correspond aux analyses de Achille Mbembe : « *Le commandement postcolonial*

s'appuie sur la capacité à contrôler les moyens de coercition » (A. Mbembe, 2000, p. 112). L'armée ne protège plus nécessairement la nation ; elle devient un outil au service du dirigeant.

Un autre cas est celui des régimes dictatoriaux qui sont représentés dans les deux œuvres : la justice perd son indépendance. Elle ne garantit plus l'équité ; elle devient un instrument de sanction politique. Michel Foucault souligne que : « *La justice pénale est devenue un instrument de pouvoir* » (M. Foucault, 1975, p. 30). Ainsi, les procès, les condamnations et les sanctions servent moins à établir la vérité qu'à éliminer les opposants. Dans *La Vie et demie*, la justice apparaît comme entièrement soumise au Guide Providentiel. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, le pouvoir judiciaire participe également au maintien de l'ordre imposé par le chef.

Cependant, nous pouvons dire que la police constitue l'un des instruments essentiels du contrôle social. Elle permet au pouvoir de surveiller les citoyens, d'identifier les opposants et d'instaurer un climat permanent de peur. Cette logique correspond au modèle disciplinaire analysé par Michel Foucault : « *La surveillance devient un opérateur économique décisif* » (M. Foucault, 1975, p. 207). Le pouvoir ne se contente plus de punir après la contestation ; il cherche à empêcher toute contestation avant même son apparition.

Enfin, la dictature transforme l'administration publique en appareil politique. Les fonctionnaires ne servent plus l'État mais le chef. Dans les deux romans, la bureaucratie participe à la diffusion de l'idéologie officielle et à la reproduction du système autoritaire. Ainsi, l'État perd progressivement sa dimension institutionnelle pour devenir une structure personnalisée autour du dirigeant.

L'étude des fondements de la conquête du pouvoir dans *La Vie et demie* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* révèle que la dictature repose sur une double stratégie. D'une part, le pouvoir construit une figure exceptionnelle du chef à travers le culte de la personnalité, l'héroïsation et la sacralisation politique. D'autre part, il transforme les institutions publiques en instruments de domination par le contrôle de l'armée, de la justice, de la police et de l'administration. Ainsi, le dictateur ne gouverne pas seulement par la force ; il gouverne parce qu'il réussit à imposer une représentation de lui-même comme autorité nécessaire et incontestable. Sur ce point de vue, nous allons aborder la question de la répression comme instrument de gouvernement.

2. La répression comme instrument de gouvernement

La répression constitue l'un des mécanismes fondamentaux de fonctionnement du pouvoir dictatorial dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma. Dans ces deux œuvres, le pouvoir politique ne repose pas seulement sur la capacité du chef à imposer son autorité symbolique ; il dépend également d'un ensemble de pratiques coercitives destinées à éliminer toute contestation et à maintenir la population dans une situation permanente de soumission. La violence apparaît ainsi comme une véritable technique gouvernementale. Elle ne représente pas un simple excès du pouvoir, mais un mode d'organisation politique permettant au régime autoritaire de conserver sa domination. Les exécutions, les tortures, les emprisonnements et les massacres deviennent des instruments destinés à discipliner la société.

Cette analyse rejoint les réflexions de Michel Foucault sur les rapports entre pouvoir et violence. Pour lui, le pouvoir politique ne se définit pas uniquement par l'interdiction ou la répression ; il produit également des comportements, des normes et des formes d'obéissance. Il écrit : « *Une relation de pouvoir ne s'exerce pas directement et immédiatement sur les autres ; elle s'exerce sur leurs actions* » (M. Foucault, 1982, p. 220). Dans les univers romanesques de Sony Labou Tansi et d'Ahmadou Kourouma, la répression vise donc à contrôler les actions présentes mais aussi à empêcher toute possibilité future de résistance.

2. 1. La violence physique

Les régimes dictatoriaux représentés par les deux romanciers, l'exécution constitue l'expression la plus spectaculaire du pouvoir absolu. Elle permet au dirigeant de montrer qu'il possède un droit supérieur : celui de décider de la vie et de la mort des individus. Dans *La Vie et demie*, le pouvoir

du Guide Providentiel repose sur une logique d'anéantissement des opposants. La mort politique devient un message adressé à toute la société. Celui qui ose contester le régime est immédiatement transformé en exemple destiné à décourager toute tentative de révolte.

Cette représentation rejoint l'analyse de Michel Foucault sur le supplice comme manifestation publique du pouvoir souverain. Selon lui : « *Le supplice judiciaire doit être compris comme un rituel politique* » (M. Foucault, 1975, p. 59). L'exécution n'est donc pas seulement une sanction individuelle ; elle constitue une cérémonie politique destinée à rappeler la puissance du souverain. Chez Ahmadou Kourouma, la violence politique possède également cette dimension démonstrative. Les éliminations physiques des opposants participent à la construction d'un pouvoir fondé sur la peur. Le dictateur ne cherche pas uniquement à supprimer ses ennemis ; il cherche à convaincre la population que toute résistance est impossible.

Un autre aspect est celui de la torture qui occupe une place centrale dans l'univers politique des deux romans. Elle révèle un pouvoir qui cherche non seulement à punir les corps, mais également à briser les consciences. Chez Sony Labou Tansi, le corps humain devient un espace où le pouvoir inscrit sa violence. Le corps torturé symbolise l'extrême vulnérabilité de l'individu face à un État devenu oppresseur. Cette conception rejoint les analyses foucauldienne selon lesquelles : « *Le corps est directement plongé dans un champ politique ; les rapports de pouvoir opèrent sur lui une prise immédiate* » (M. Foucault, 1975, p. 34). Ainsi, la torture n'a pas uniquement une fonction punitive. Elle possède une fonction politique : elle rappelle à tous que le pouvoir dispose d'une maîtrise totale du corps social. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, la violence exercée par le régime de Koyaga montre également comment le corps des victimes devient un support de démonstration du pouvoir.

Les massacres représentent une forme collective de la répression. Ils traduisent le passage d'une violence individuelle à une violence institutionnalisée. Dans les deux romans, la violence politique ne touche pas uniquement les opposants déclarés ; elle atteint également des groupes entiers considérés comme menaçants. Cette logique correspond à ce qu'Achille Mbembe appelle une politique fondée sur la gestion de la vie et de la mort. Selon lui : « *La souveraineté consiste fondamentalement dans l'exercice du pouvoir de décider qui peut vivre et qui doit mourir* » (Mbembe, 2003, p. 11). Le régime dictatorial devient ainsi un pouvoir qui organise la disparition de certains individus au nom de sa propre survie.

La prison constitue un autre instrument essentiel de domination. Elle permet au pouvoir de retirer physiquement les opposants de l'espace public et de les rendre invisibles. Dans les deux romans, l'emprisonnement apparaît comme une stratégie visant à empêcher la circulation des idées contestataires. Michel Foucault montre que la prison moderne participe d'une logique disciplinaire : « *La prison doit être un appareil disciplinaire exhaustif* » (M. Foucault, 1975, p. 251). Dans les systèmes dictatoriaux décrits par les écrivains africains, la prison devient moins un lieu de réhabilitation qu'un espace de neutralisation politique.

2. 2. La violence psychologique

La domination dictatoriale ne repose pas uniquement sur la violence physique. Elle s'exerce également à travers des mécanismes psychologiques destinés à transformer les citoyens en sujets soumis. La peur constitue l'un des principaux fondements des régimes représentés dans les deux romans. Le pouvoir entretient volontairement un climat d'incertitude dans lequel chaque individu peut devenir une victime potentielle. Cette stratégie produit une société silencieuse où la population apprend à s'autocensurer. Selon Hannah Arendt : « *La terreur est la réalisation de la loi du mouvement du régime totalitaire* » (H. Arendt, 1972, p. 623). La terreur devient ainsi un principe d'organisation sociale.

Le pouvoir dictatorial cherche également à contrôler les représentations collectives. La propagande permet de présenter le chef comme un sauveur et de transformer la violence politique en nécessité historique. Dans les deux romans, le discours officiel tente de construire une réalité alternative où le dictateur apparaît comme indispensable. Pierre Bourdieu souligne l'importance du pouvoir symbolique : « *Le pouvoir symbolique est un pouvoir invisible qui ne peut s'exercer*

qu'avec la complicité de ceux qui le subissent » (P. Bourdieu, 1982, p. 14). La surveillance permanente constitue une autre dimension essentielle de la domination. Les citoyens vivent dans la crainte d'être observés, dénoncés ou sanctionnés. Le pouvoir produit ainsi une société où chacun devient potentiellement surveillant de l'autre. Cette logique rappelle le modèle du panoptisme analysé par Foucault : « *La visibilité est un piège* » (M. Foucault, 1975, p. 202).

Enfin, les régimes dictatoriaux cherchent à contrôler la circulation des discours. La censure vise à empêcher toute remise en cause du pouvoir. Dans les romans étudiés, la parole critique devient dangereuse mais elle demeure également un espace de résistance.

3. Les sacrifices humains et les rituels de légitimation du pouvoir

Dans les deux romans, la violence politique possède une dimension sacrificielle. Le pouvoir ne tue pas seulement pour éliminer un adversaire ; il utilise également la mort comme un rituel destiné à renforcer son autorité. Cette dimension rejoint les analyses de René Girard selon lesquelles : « *Le sacrifice a pour fonction d'empêcher la violence de se déchaîner* » (Girard, 1972, p. 25). Cependant, dans les systèmes dictatoriaux représentés par Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma, le sacrifice devient un instrument de domination.

3.1. Le sacrifice réel et le sacrifice symbolique

Dans les régimes dictatoriaux représentés par Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma, le sacrifice constitue un véritable instrument de gouvernement. Il ne s'agit pas uniquement d'éliminer un adversaire politique, mais de produire une démonstration publique de la puissance du pouvoir. Le sacrifice devient ainsi un langage politique destiné à maintenir la peur collective.

Dans *La Vie et demie*, le Guide Providentiel fait assassiner Martial sous les yeux de tous. Pourtant, malgré la violence extrême de cette exécution, le personnage continue de hanter le dictateur, comme si la mort physique ne suffisait pas à effacer la résistance. Le corps supplicié devient alors un symbole politique. Sony Labou Tansi montre que la violence du tyran produit paradoxalement la naissance d'une mémoire collective impossible à détruire. Comme le souligne Martial devant son bourreau : « *Vous pouvez tuer mon corps, mais vous ne tuerez jamais ma présence* » (Sony Labou Tansi, 1979, p. 24). Cette affirmation transforme la victime en figure permanente de résistance. La mort cesse d'être une simple disparition biologique pour devenir un acte fondateur de la mémoire historique.

Michel Foucault explique que le supplice public possède avant tout une fonction politique : « *Le supplice est un cérémonial pour reconstituer la souveraineté blessée* » (M. Foucault, 1975, p. 56). Cette analyse éclaire parfaitement les scènes d'exécutions chez Sony Labou Tansi. Chaque mise à mort constitue une réaffirmation spectaculaire du pouvoir absolu du Guide Providentiel. Le corps de la victime devient le support sur lequel s'inscrit l'autorité du souverain. Chez Ahmadou Kourouma, le sacrifice prend une dimension encore plus complexe parce qu'il s'inscrit dans l'univers des croyances traditionnelles africaines. Koyaga ne gouverne pas uniquement grâce aux armes ; il s'appuie également sur des pratiques magico-religieuses destinées à convaincre le peuple que son pouvoir possède une origine surnaturelle.

Tout au long du roman, les sacrifices humains, les consultations des devins, les rituels initiatiques et les pratiques fétichistes participent à la légitimation de la domination politique. Kourouma écrit notamment : « *Aucun grand chef ne règne sans les sacrifices exigés par les fétiches* » (A. Kourouma, 1998, p. 168). Le sacrifice cesse alors d'être uniquement un acte criminel ; il devient un élément constitutif de l'ordre politique. René Girard montre que toutes les sociétés utilisent le sacrifice comme mécanisme de stabilisation des conflits : « *Le sacrifice détourne la violence de certains êtres pour la reporter sur d'autres* » (R. Girard, 1972, p. 21). Cette théorie permet de comprendre pourquoi les dictateurs désignent constamment des ennemis intérieurs. L'opposant politique devient le bouc émissaire chargé d'expliquer toutes les difficultés du pays. Son élimination symbolise le rétablissement supposé de l'ordre national. C'est ainsi que les assassinats politiques permettent au pouvoir d'éliminer ceux qui représentent une menace. La mort devient un outil de gouvernement. Les victimes ne sont pas seulement supprimées physiquement ; elles servent également

d'avertissement collectif. L'exécution publique possède une dimension spectaculaire. Elle transforme la mort individuelle en message politique. Le peuple est contraint d'assister à la manifestation de la puissance du chef.

L'opposant est présenté comme un ennemi de la nation. Cette construction idéologique permet de justifier sa disparition. Les dictatures cherchent également à contrôler le passé. La suppression des traces historiques permet au pouvoir d'imposer son propre récit. Chez Ahmadou Kourouma les croyances traditionnelles participent notamment à la construction symbolique du pouvoir. Le chef apparaît comme protégé par des forces invisibles.

Dans les deux romans, les victimes ne sont donc pas seulement exécutées ; elles sont transformées en exemples destinés à terroriser l'ensemble de la population. La mort individuelle devient une stratégie de communication politique.

3. 2. La mystification du pouvoir

La domination politique repose souvent sur une dimension mythique. Le dictateur construit une image surnaturelle de lui-même. La magie, les prophéties et les mythes participent à cette fabrication. Achille Mbembe souligne que le pouvoir postcolonial repose aussi sur une mise en scène symbolique de l'autorité : « *Le pouvoir commande en produisant des imaginaires* » (A. Mbembe, 2000, p. 147). La violence physique ne suffit cependant pas à assurer durablement la domination politique. Les dictateurs doivent également construire un imaginaire collectif capable de rendre leur autorité incontestable. C'est pourquoi les deux romans accordent une place essentielle aux mythes, aux croyances et aux représentations symboliques du pouvoir.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Koyaga apparaît progressivement comme un être doté de pouvoirs extraordinaires. Les récits de chasse, les prophéties des marabouts et les cérémonies initiatiques contribuent à fabriquer une image héroïque du chef. Le dictateur devient un personnage quasi sacré dont la légitimité ne repose plus uniquement sur les institutions politiques mais également sur les croyances populaires. Achille Mbembe analyse cette logique lorsqu'il affirme : « *Le pouvoir commande en produisant des imaginaires* » (A. Mbembe, 2000, p. 147). Le pouvoir postcolonial gouverne autant par les symboles que par les armes.

Cette analyse rejoint celle de Jean-François Bayart, qui montre que l'État africain postcolonial se construit autour d'une mise en scène permanente de l'autorité. Selon lui, les dirigeants entretiennent volontairement des réseaux de clientélisme, de mythes politiques et de représentations sacrées afin de renforcer leur domination (J. F. Bayart, 1989, p. 95).

Autrement dit, le pouvoir postcolonial gouverne autant par les représentations que par la violence militaire. Sony Labou Tansi développe une stratégie comparable autour du Guide Providentiel. Celui-ci se présente comme un être exceptionnel, investi d'une mission historique et doté d'une intelligence supérieure. Son culte de la personnalité repose sur une propagande permanente qui transforme progressivement le dictateur en figure quasi divine. Max Weber explique que cette forme de domination relève du pouvoir charismatique : « *Le charisme est la qualité extraordinaire attribuée à une personne considérée comme douée de forces surnaturelles ou exceptionnelles* » (M. Weber, 1971, p. 249). Cette analyse permet d'expliquer pourquoi les populations continuent parfois à soutenir des régimes pourtant responsables de violences extrêmes. Pierre Bourdieu complète cette réflexion en montrant que toute domination durable repose sur une violence symbolique : « *Le pouvoir symbolique est un pouvoir de construction de la réalité* » (P. Bourdieu, 1982, p. 18). Les deux romans démontrent précisément cette capacité des régimes dictatoriaux à fabriquer une réalité politique dans laquelle le chef apparaît comme indispensable à la survie de la nation.

4. Les stratégies de résistance et la déconstruction du pouvoir

Malgré la puissance apparente des régimes dictatoriaux, les deux romans montrent que toute dictature demeure traversée par des formes permanentes de résistance. Le pouvoir autoritaire ne parvient jamais à contrôler totalement les consciences. Selon Lucien Goldmann, toute œuvre littéraire exprime la vision du monde d'un groupe social (L. Goldmann, 1964, p. 27). Les romans

de Sony Labou Tansi et d'Ahmadou Kourouma ne racontent donc pas seulement des histoires individuelles ; ils donnent voix à une conscience collective confrontée à la tyrannie.

4. 1. La résistance individuelle et collective

La première forme de résistance apparaît à travers les personnages qui refusent de reconnaître la légitimité du pouvoir. Dans *La Vie et demie*, Martial incarne cette opposition absolue. Même torturé, humilié et finalement assassiné, il refuse de renoncer à sa liberté intérieure. Sa résistance dépasse la simple opposition politique ; elle devient une affirmation de la dignité humaine.

Son refus permanent rappelle la réflexion d'Hannah Arendt selon laquelle : « *Le pouvoir correspond à l'aptitude humaine non seulement à agir mais à agir de concert* » (H. Arendt, 1972, p. 200). Le véritable pouvoir ne réside donc pas dans la violence mais dans la capacité des individus à préserver leur liberté morale. Chez Kourouma également, plusieurs personnages remettent en cause l'autorité de Koyaga. Les griots, les anciens combattants et certains proches du dictateur conservent une parole critique qui empêche la propagande officielle de devenir totalement crédible.

La résistance ne s'exprime pas uniquement à travers quelques individus héroïques. Elle prend également la forme d'une mémoire collective qui refuse l'effacement des crimes politiques. Les deux romans montrent que les récits populaires, les traditions orales et les témoignages des survivants constituent des espaces essentiels de conservation de la vérité historique. Même lorsque les archives sont détruites et que les témoins disparaissent, la mémoire populaire continue de transmettre les violences du passé. Paul Ricœur rappelle à ce propos que : « *La mémoire est la gardienne de la promesse du passé* » (P. Ricœur, 2000, p. 95). Cette mémoire collective constitue une menace permanente pour les régimes autoritaires puisqu'elle empêche l'effacement complet des responsabilités politiques.

Chez Sony Labou Tansi, la présence persistante de Martial symbolise précisément cette impossibilité d'effacer totalement le souvenir des victimes. Le peuple, la mémoire et la parole constituent des formes majeures de résistance. La mémoire collective empêche l'effacement complet des crimes du pouvoir. La parole devient un moyen de reconstruction historique. D'un point de vue sociocritique, Claude Duchet considère que le texte littéraire est traversé par les contradictions de la société qui l'a produit (C. Duchet, 1979, p. 4). Les deux romans deviennent ainsi des lieux privilégiés où s'expriment les tensions entre mémoire populaire et discours officiel.

4. 2. L'écriture satirique comme arme politique

La satire constitue l'une des principales armes utilisées par Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma. L'écriture de Sony Labou Tansi et d'Ahmadou Kourouma repose sur plusieurs procédés : l'ironie ; le grotesque ; l'humour noir ; le fantastique politique. Ces procédés permettent de ridiculiser le tyran et de déconstruire son image de toute-puissance. Michel Bakhtine montre que le grotesque possède une fonction critique : « *Le rire carnavalesque est une victoire sur la peur* » (M. Bakhtine, 1970, p. 95). Ainsi, l'écriture devient une forme de résistance symbolique.

La principale originalité des deux romans réside enfin dans leur écriture profondément satirique. Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma ne dénoncent pas uniquement les dictatures par le contenu de leurs récits ; ils utilisent également des procédés esthétiques destinés à ridiculiser les tyrans. L'humour noir, le grotesque, l'hyperbole, la caricature et le fantastique constituent autant de moyens de déconstruire l'image de toute-puissance du dictateur.

Dans *La Vie et demie*, le Guide Providentiel apparaît souvent comme une figure grotesque, incapable de maîtriser les conséquences de sa propre violence. Chez Kourouma, Koyaga est présenté comme un héros ridicule dont les exploits sont constamment exagérés par les griots. Michel Bakhtine montre que le grotesque possède une véritable fonction politique : « *Le rire carnavalesque est une victoire sur la peur* » (M. Bakhtine, 1970, p. 95). Le rire détruit symboliquement l'autorité du tyran. En transformant le dictateur en personnage grotesque, les deux écrivains rendent possible une forme de libération imaginaire.

L'écriture devient ainsi un acte de résistance. Elle restitue la parole confisquée par le pouvoir et participe à la reconstruction de la mémoire historique. Comme l'affirme Achille Mbembe : « *Écrire l'Afrique, c'est aussi écrire contre les formes de domination* » (A. Mbembe, 2000, p. 286). Ainsi, la littérature francophone africaine apparaît comme un espace critique où s'élaborent les conditions symboliques de la liberté politique.

Conclusion

L'analyse croisée de *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi et de *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma met en évidence que la violence constitue le fondement essentiel des régimes dictatoriaux représentés dans la fiction romanesque francophone africaine. La répression physique, les assassinats politiques, les sacrifices humains, les pratiques rituelles, la manipulation des croyances populaires et la production de mythes politiques participent à la consolidation d'un pouvoir fondé sur la peur et la domination symbolique.

Cependant, ces deux romans montrent également les limites intrinsèques de cette gouvernance autoritaire. La violence ne suffit jamais à assurer une stabilité durable. Les résistances individuelles incarnées par Martial ou par les opposants de Koyaga, la permanence de la mémoire collective et la force subversive de la parole littéraire révèlent les failles profondes des systèmes dictatoriaux.

L'approche sociocritique de Claude Duchet montre que ces œuvres ne sont pas de simples récits de fiction, mais des représentations critiques des contradictions politiques des sociétés africaines postcoloniales. Les analyses de Bayart, Mbembe et Foucault permettent d'éclairer les mécanismes de domination, tandis que Bakhtine met en évidence la fonction libératrice du rire, du dialogisme et de la polyphonie romanesque.

Ainsi, *La Vie et demie* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* apparaissent comme de véritables laboratoires de réflexion sur le pouvoir, la violence, la mémoire et la résistance. Ils confirment que le roman francophone africain est un espace privilégié de dénonciation des dérives autoritaires, de sauvegarde de la mémoire historique et de promotion des valeurs démocratiques, de justice et de dignité humaine.

Par ailleurs, l'esthétique romanesque développée par Sony Labou Tansi et Ahmadou Kourouma transforme la littérature en un véritable espace de contestation politique. Grâce au grotesque, à la satire, à l'ironie et au fantastique, les auteurs déconstruisent les mécanismes de légitimation du pouvoir et réhabilitent les valeurs de justice, de liberté et de dignité humaine. Le roman francophone africain apparaît ainsi non seulement comme un miroir critique des réalités postcoloniales, mais aussi comme un lieu privilégié de réflexion sur les conditions d'une gouvernance démocratique fondée sur le respect des droits humains et de la mémoire collective. Cette perspective confirme la fonction éthique et politique de la littérature dans les sociétés africaines contemporaines.

Le roman africain francophone devient ainsi un espace de dévoilement politique, de conservation de la mémoire et de réflexion sur les conditions d'une gouvernance fondée sur la justice et la dignité humaine.

Références bibliographiques

- ARENDT, Hannah, 1972, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Fayard.
BAKHTINE, Michel, 1970, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard.
BAYART, Jean, François, 1989, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard.
BOURDIEU, Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
DUCHET, Claude, 1979, *Sociocritique*, Paris, Nathan.
FOUCAULT, Michel, 1975, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
FOUCAULT, Michel, 1976, *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
GIRARD, René, 1972, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset.
GOLDMANN, Lucien, 1964, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard.

MBEMBE, Achille, 2000, *De la post colonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.

MBEMBE, Achille, 2003, *Nécro politique*, Paris, Raisons politiques.

RICCEUR, Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil.

WEBER, Max, 1971, *Économie et société*, Paris, Plon.